

# NÉCESSITÉ DE LA MUSIQUE

Notre éminente collaboratrice Mme Elise Volène vient de faire à la Schola Cantorum une conférence, dont nous sommes heureux de publier les parties principales.

Ne semble-t-il pas téméraire d'aborder, avec des phrases que l'on sent à l'avance pauvres et mesquines, un sujet d'une ampleur tellement illimitée, dont les perspectives s'éloignent à l'infini à mesure que l'on avance, ainsi qu'en un harmonieux univers de musicales constellations.

Et pourtant, jamais le monde n'eut tant besoin de s'entendre rappeler qu'il est des oasis de calme et de beauté où les plus accablés peuvent se rafraîchir, se reposer; jamais ces mots charmants: « la joie de vivre » emportés dans la tourmente des inquiétudes, n'ont été en tel péril.

Je voudrais essayer de parler de la « Nécessité de l'Art » et surtout, en modeste poète des sons, de la « nécessité de la Musique » cette: « Poésie ailée que n'emprisonne pas l'impitoyable mot ».

Je me permettrai tout d'abord d'emprunter quelques passages d'une causerie de haute inspiration, faite par le poète Paul Valéry l'an dernier, exaltant le rôle sacré de la poésie, et dans laquelle il suffirait de substituer le mot « Musique » au mot « Poésie » tant les mêmes termes peuvent s'adapter également à l'une et à l'autre.

Il commence par définir, avec une légère ironie, certaine classe de la société, cultivée, certes, mais sommairement initiée aux conditions de réceptivité qu'exige l'art: il s'agit du bourgeois...

Que personne, ici, ne se vexe, c'est M. Valéry qui parle: « Le bourgeois peut être très instruit, plein de goût, sachant admirer ce qu'il faut admirer, et n'ayant pas cependant un besoin impérieux de poésie ou d'art. Il peut, à la rigueur, s'en passer; sa vie est organisée en dehors de cet étrange besoin. Son esprit goûte l'art, mais n'en vit pas: il n'a pas pour aliment essentiel et immédiat cet aliment particulier qu'est la poésie ».

Nous, musiciens, dirons: cet aliment sonore qu'est la Musique.

Nombreux sont, en effet, ceux pour lesquels l'art n'est qu'un passe-temps bon pour occuper une heure creuse, une sorte de luxe intellectuel qui ne leur est nullement indispensable, alors que la perspective d'être privés un seul jour du moindre bien-être matériel leur semblerait une catastrophe.

Valéry dit encore: « Quand nous sortions le dimanche de chez Lamoureux,

en fanatiques et en dévôts, nous avions « senti », et ce que nous avions « senti » nous donnait la force de résister à toutes les niaiseries et maléfices de la vie ».

... Résister aux niaiseries et maléfices de la vie... C'est là, en un raccourci parfait, le thème que je vais tenter de développer ici.

Il faut bien reconnaître avec tristesse que le besoin d'art semble diminuer à mesure que les découvertes surprenantes dont notre époque s'enorgueillit comblent l'homme de réalisations inouïes, qui tiennent de la sorcellerie. L'esprit, devenu paresseux, se contente de délassements tout faits « en série ». On s'amuse « à la chaîne » sans que l'initiative, la personnalité aient à intervenir.

Faut-il croire que, dans la balance de notre époque, le plateau « progrès » à mesure qu'il s'abaisse, de plus en plus chargé, oblige à faire monter d'autant celui où ne pèsent presque plus le rêve et l'idéal? Faut-il croire qu'il n'y ait plus place pour les fêtes de l'âme, le raffinement de l'esprit, que, seule, la hâte de vivre, le besoin de jouissances brutales intéresse le monde?

Tous ceux qui suivent la production littéraire sont frappés de cet étalage de perversité où se complaisent, sans le moindre tact, quelques écrivains « à la mode ». Cette sorte d'apothéose de ce qu'on est convenu d'appeler « le plaisir » offre-t-elle tant de fantaisie, d'imprévu?

Et je n'ose parler de ce que vous apporte de frais, de réconfortant en général le théâtre et le cinéma? De quel intérêt peut bien être la peinture de tant de laideurs, de turpitudes, alors que la vie, en son impitoyable réalisme, nous comble de tout cela si largement?

Il paraît que les académiciens, lorsqu'ils révisent le dictionnaire se voient parfois dans l'obligation de supprimer des mots n'ayant plus cours. Espérons, mon Dieu, qu'ils n'en soient pas réduits, un jour, à rayer à la lettre D, ces mots précieux, irremplaçables: « Douceur, Distinction, Délicatesse »...

× × ×

En opposition avec les matérialistes, il existe, par bonheur, une élite de raffinés, souvent de condition modeste, qui, ayant des goûts de dilettantes sans avoir les moyens de les satisfaire, arrivent cependant, à force de volonté, à faire deux parts de leur temps, car, pour ceux-ci, l'Art est un aliment vital, un principe essentiel d'équilibre moral. Certains sont à ce point possédés du démon de l'art (au fait, disons plutôt du « Dieu de l'art ») que l'offrande de la Beauté, si

parfaite soit-elle, concrétisée par autrui, ne les satisfait pas intégralement: ils sont travaillés par le besoin de produire par eux-mêmes, car celui qui sent frémir en lui une symphonie de mots, de formes, de couleurs, de sonorités, se trouve dans l'obligation impérieuse d'en délivrer son esprit.

... « Créer »... petit mot d'une grandeur, d'une portée incalculables, puisqu'il contient toutes les promesses. Formule de bonheur à l'état pur... Créer... Faire éclore du plus précieux de son âme, de son cerveau, de son émotion, une idée, une image, un vers, un chant.

Créer... en dépit de l'ambiance opprimente, faire échec aux puissances hostiles, développer ses dons, s'enrichir, faire craquer la carapace afin de s'agrandir!

« On se lasse de tout, excepté de connaître » a dit Nietzsche.

Un des plus puissants créateurs qui aient jamais été: Wagner, a écrit cette phrase qui, dans sa concision, contient une magistrale leçon d'énergie: « Compenser tout rupture d'équilibre par une création ».

Tenir tête à la rafale en lançant un appel aux forces nobles et créatrices, car le travail, même inhabile, et, en apparence, vain, est préférable à la méditation amère et stérile nourrie de regrets torturants.

Qu'importe que d'autres aient dit, ou réalisé dans la perfection ce que nous n'exprimerons que maladroitement?

Il est une boutade de Baudelaire qui résume toute la discipline de l'effort: « L'inspiration, c'est de travailler tous les jours ».

L'effort le plus infime porte en lui-même sa récompense.

Il serait trop commode de s'imaginer que l'inspiration soit une offrande des dieux, et qu'il suffise d'attendre dans son fauteuil que l'on se trouve, par miracle, en état de grâce!

L'inspiration n'est que la minuscule étincelle que seul un travail acharné transformera en un foyer de lumière rayonnante.

L'inquiétude, le désarroi reculent devant celui dont l'énergie est tendue vers un but, une tâche à remplir.

« La vie n'est tolérable qu'à la condition d'en sortir », disait Flaubert (qui exagérait tout de même un peu).

On sait hélas, de quoi elle est capable! L'artiste possède le divin privilège de l'idéaliser en emportant partout son rêve avec lui, comme un talisman magique qui lui permet de voir ce que les autres ne voient pas, ou, inversement, d'ignorer les laideurs du monde.

La Musique est, de tous les arts, celui qui atteint au plus profond de la sensibilité, où elle se prolonge en de subtiles, délicates vibrations; elle dispense avec une intensité inégalable cette flambée de joie surnaturelle qui vous grise, vous soulève, vous tient en suspens, l'âme émerveillée, le cœur arrêté, ou brusquement battant à toute volée.

× × ×

La musique est une poésie de résidences dont les combinaisons sont illimitées. Elle seule est capable de dire exactement ce qu'on avait besoin d'entendre, comprend tout, a réponse à tout, définit ce qui n'est pas définissable, illumine ce qui est obscur, enveloppe de ses grandes ailes de rêve celui qui, fatigué et chargé, se sent près de défaillir, pour le déposer aux limites mêmes de l'absolu.

La musique est à base de pitié : elle est à la fois divine et humaine, vibre, souffre, pleure, se révolte, s'apaise et sourit! En un mot, elle est *vivante*...

La musique est un don somptueux, une certitude de bonheur, et doit être désirée, guettée, accueillie dans un état de tremblante exaltation, semblable à celui où vous met l'attente de l'être qui vous est le plus cher dont on devine l'approche, et qui, déjà, a pris place dans votre cœur bien avant que les bras ne se soient refermés sur sa présence réelle.

Je vais peut-être peiner un peu mes amis les poètes en disant que la musique, capable d'exprimer la douleur la plus poignante, est, par contre, plus que la poésie, dispensatrice d'euphorie, de sérénité. L'âme monte avec elle, dans un bondissement joyeux, une cadence d'allégresse, jusqu'aux plus ineffables, immatériels sommets.

La Vie vaut bien qu'on l'aime, en dépit de ses « niasseries et maléfices », et qu'on lui fasse confiance.

× × ×

Les êtres riches d'enthousiasme, curieux de tout connaître, de tout entreprendre, pour qui chaque aube est une résurrection, voudraient posséder dix existences afin d'en épuiser tous les sucs.

Si les âmes fines, émotives, sont, pour la souffrance, de tendres et délectables proies, elles seules sont capables d'atteindre au paroxysme des plus claires, et sereines jouissances.

Les indifférents, les durs, les impitoyables, qui vont leur chemin en écrasant ce qui les gêne, en qui rien de frais, de sensible ne palpète ni ne tressaille, ne soupçonnent pas les richesses d'une vie intérieure foisonnante de sensations rares, dont les bruissements doux et continus entretiennent l'âme dans un perpétuel ravissement.

Combien touchants les maladroits pêcheurs de lune, qui, sans cesse dupés,

mais incurablement confiants, voyant devant eux fermées à jamais les grandes portes d'or du bonheur, arrivent cependant à découvrir l'étroit portillon par où, tant bien que mal, ils parviennent à se faufiler, glanant et grapillant, de-ci, de-là, d'humbles miettes de joie : joies de l'esprit, des yeux, toute la variété des joies simples dont parla avec tant de charme Maeterlinck; joies franches, directes, voire un peu terre-à-terre, comme celles chantées par un autre poète, Ronsard, qui sut si bien apprécier toutes sortes de gourmandises :

Cueillons ces roses près de ce vin,  
Près de ce vin, cueillons ces roses,  
et mêlons l'un à l'autre, afin  
qu'au cœur nos tristesses encloses  
prennent en buvant quelque fin.

Le charmant conteur qu'est Tristan Bernard, si clair, si fin, si plein de bon sens, a trouvé cette formule, d'une malice délicieuse :

« Le lecteur a rarement, pour la chose écrite, un intérêt aussi éveillé que celui de l'écrivain lui-même ».

Ainsi, ce n'est pas pour le public que le véritable artiste se donne tant de peine, mais bien pour le plaisir égoïste de se délecter le premier d'une friandise toute chaude, dont le consommateur n'a que le « rassis » : le fin du régal est pour le créateur.

Le pur entre les purs serait évidemment celui qui, dédaigneux de l'agrément d'autrui, garderait son œuvre pour lui seul, comme un avare. Ce parfait désintéressé existe-t-il? On ne connaîtra jamais les chefs-d'œuvre séquestrés, peut-être détruits au moment suprême?

Sans aucune prétention à atteindre au chef-d'œuvre, le Travail reste le sûr, l'accueillant refuge, l'incomparable dérivatif à toutes les formes du découragement, et il n'est pas de limite d'âge pour se mettre en route. On connaît la devise de Guillaume le Taciturne : « Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer ».

× × ×

Nous nous sommes placés ici un peu exclusivement dans le domaine de l'Art, mais, sans monter si haut, innombrables sont les moyens d'évasion, et, comme dit le bon peuple, « il y en a pour tous les goûts » : la pêche à la ligne, les mots croisés, les collections de timbres, la belotte, que sais-je? L'essentiel est de s'intéresser à quelque chose en dehors de la besogne imposée; laisser son prochain en paix, ne pas l'assourdir de ses plaintes, être son propre producteur d'énergie, ne rien demander à personne, n'attendre de secours que de son courage.

On serait plus calme pour affronter les tracasseries de la journée si l'on avait la sagesse de la faire débiter par une page de musique, la lecture d'un poème : si l'on

suspendait une fleur de beauté au-dessus de la porte qui, tout le jour, sera ouverte aux vents mauvais.

Mais, pour la grande majorité, la lecture des journaux constitue l'unique nourriture intellectuelle, complétée encore par les informations déversant à heure fixe, sur la pauvre humanité déjà malade d'énerverment, une intoxication de nouvelles catastrophiques. Cette hantise est même devenue, pour certains, une sorte d'état morbide : ils ouvrent le journal ou écoutent le speaker avec une vague curiosité perverse, et c'est tout juste s'ils ne sont pas déçus quand les nouvelles sont relativement anodines, et qu'il n'y a rien de « sensationnel ».

Je me trouvais un soir dans une maison fort accueillante, mais où il semblait qu'il n'existât pas d'autre sujet de conversation que la politique, la guerre, la bourse, les impôts, et autres perfidies rébarbatives à un naïf entendement de poète.

Je venais justement de faire un peu de musique, et mon esprit distrait continuait à danser sur un délicat menuet de Mozart, ce qui m'attira les foudres d'un de ces redoutables « positifs » :

— Naturellement, me dit-il, vous n'entendez rien aux choses sérieuses, vous vivez dans votre tour d'ivoire, plongée dans vos rimes et vos double-croches! Attendez, ma chère, vous allez voir le réveil!

— Je suis assez éveillée, ripostais-je à cet alarmiste, pour être au courant des événements qui déshonorent la civilisation. Lorsque ma fille préparait les cours Z à la Croix-Rouge, il m'a été donné d'apprendre que les gaz « vésicants » formaient avec les gaz « suffocants » une rime magnifique. Seulement, au lieu de faire chœur avec les semeurs de panique, je m'efforce de leur parler d'autre chose... et leur ouvre, dans la mesure de mes faibles moyens, une petite fenêtre par où leur parvient un peu de fraîcheur, car, Dieu merci, il y aura toujours, en dépit de la folie des hommes, des printemps, des chansons, et même des rires par le monde!

Et, pour terminer, faisons halte, si vous voulez bien, sous les frais ombrages vendômois, en compagnie encore une fois, de Ronsard, qui nous parlera, précisément, de musique :

« Celuy qui, oyant de doux accords,  
ou la douceur de la voyx naturelle ne s'en  
réjouist point, ne s'en émeust point,  
comme doucement ravy, et si ne sçay  
comment dérosbé hors de soy, c'est signe  
qu'il a l'âme tortue, vicieuse et dépravée ».

Mes chers auditeurs, personne ici n'ayant l'âme « tortue, vicieuse ni dépravée », nous allons nous laisser « dérosber hors de nous », en donnant la parole à la Musique.

Elise VOLLENE.